

Une réception discrète et attentive : Henry Bauchau dans les journaux romands (1958-1975)

Dans un entretien accordé à Sylviane Roche et Marc Quaghebeur, publié en 2003 dans le numéro 61 de la revue *Écriture*, Henry Bauchau rappelle que, tout en ayant vécu près d'un quart de siècle en Suisse, il ne s'est jamais véritablement intégré au monde culturel romand, pour diverses raisons dont la première est à ses yeux la situation géographique périphérique de Gstaad. Bauchau relève cependant qu'il avait fait, dans le milieu littéraire suisse, quelques rencontres non sans importance, et cite notamment Philippe Jaccottet, Jacques Chessex et Maurice Chappaz³²². Trois écrivains majeurs, dont notre auteur aurait peut-être fait la connaissance indépendamment de sa présence en Suisse – des deux premiers en tout cas, étant donné les relations entretenues par l'un et l'autre, au cours des années 1950, avec Jean Paulhan et le milieu de *La NRF*, que Bauchau fréquente lui aussi³²³.

S'ils sont rares, les contacts romands d'Henry Bauchau n'ont cependant pas été négligeables, ainsi qu'il le souligne lui-même dans l'entretien mentionné ci-dessus. Leur étude reste à faire, à l'aide par exemple des correspondances conservées (connues ou à chercher...), et dans la double perspective de l'échange intellectuel et des relations éditoriales, puisque tout un pan de l'œuvre de Bauchau, par l'intermédiaire d'Henry-Louis Mermod, de Paul Castella et de Rencontre, s'inscrit dans l'histoire de l'édition en Suisse romande. Mon propos est ici beaucoup plus modeste; il se limite à des considérations factuelles sur la réception des écrits de Bauchau dans la presse francophone helvétique pendant les années où il résidait à Gstaad, et se concentre plus particulièrement sur trois des voix critiques qui les ont remarqués et commentés, celles de Philippe Jaccottet, de Jean Pache et de Georges Anex³²⁴. Trois interlocuteurs de qualité, dont le jugement est reconnu en Suisse

322 Il faut cependant signaler que le nom de Bauchau figure, à côté de ceux de Gustave Roud, de Chessex, de Jaccottet, de Mermod et de plusieurs personnalités romandes de premier plan, dans la liste des invités des «Rencontres de Dully», série de conférences, lectures et débats organisés au château de ce village de La Côte vaudoise du 27 mai au 7 juin 1959. Les circonstances exactes de la mise sur pied de cette manifestation ne sont pas connues, et demandent à être éclaircies; l'événement est en soi intéressant comme indicateur du statut de Bauchau à ce moment-là en Suisse romande.

323 Sur les relations de Jaccottet et de Chessex avec *La NRF*, voir les études de José-Flore Tappy et de Stéphane Pétermann dans Daniel Maggetti (dir.), *Les Écrivains suisses et La NRF*, Paris, Garnier, 2010, pp. 185-198 et pp. 199-211.

324 Une analyse complète de la réception devrait encore tenir compte de l'entrefilet non signé et des

romande, et dont l'attention peut être interprétée comme une manière d'adoption de Bauchau au sein d'une sphère littéraire commune, non circonscrite à la Suisse romande, mais en constant dialogue avec elle³²⁵.

Non sans réserves : Philippe Jaccottet

Que Jaccottet ait joué un rôle central dans la quête littéraire de Bauchau à ses débuts, l'écrivain le reconnaît lui-même ouvertement : son influence a été, dit-il, «une des plus importantes de [sa] vie»³²⁶, et elle l'a conduit à un tournant dans sa manière de concevoir la poésie :

Il m'a beaucoup influencé. Je n'aurais jamais écrit *Géologie* sans ce contact relativement prolongé avec lui. Je me suis alors rendu compte que les choses de la vie courante avaient aussi beaucoup d'importance en poésie. Et pas seulement l'histoire, les grands thèmes etc., mais que c'était intéressant de restituer les rites simples de la vie. Ça a produit d'ailleurs un résultat frappant, c'est que les gens qui avaient aimé ce que j'avais écrit avant, comme *Gengis Khan* par exemple ou bien les poèmes de *Caste des guerriers*, me reprochaient d'avoir écrit quelque chose de trop gris dans *Géologie*.³²⁷

La dédicace de la section finale de *Géologie* à Philippe Jaccottet et à sa femme témoigne du lien amical qui, à la fin des années 1950, s'est tissé entre Bauchau et l'écrivain suisse, alors déjà établi à Grignan. La présence implicite de Jaccottet comme modèle d'une poésie interrogative, modeste, aux antipodes de l'épopée et de son souffle, se devine derrière cette expression refusant les artifices et les effets de manche. Faut-il dès lors s'étonner que le compte rendu que Jaccottet donne du recueil dans *La NRF* apprécie tout spécialement cet accent-là, vu par lui comme un tournant positif sur le chemin de Bauchau ?

Enfin, dans la dernière suite du recueil, [...] une sorte de dépouillement, passager ou durable, s'opère : pour un temps au moins sont oubliées les grandes images asiatiques, les sombres visions modernes ; Henry Bauchau se retrouve seul, avec son ardeur et son souci profonds, *dans le lieu où il vit*, dans les limites qui lui sont assignées ; et sa voix, en se faisant plus sourde, plus pauvre, plus docile aux leçons du réel immédiat, se fait du coup plus proche, plus pressante, plus personnelle.³²⁸

articles (consacrés à plusieurs recueils de poésie) de Jean-Georges Lossier et de Doris Jakubec, dont nous donnons la référence dans la liste en fin d'article.

325 Les remarques qui suivent gagnent à être replacées dans le contexte plus large de la réception de Bauchau dans la presse, réception dont le tableau a été dressé par Amélie Schmitz dans son étude «Henry Bauchau au risque de la presse», dans Marc Quaghebeur (dir.), *Les Constellations impérieuses d'Henry Bauchau*, actes du colloque de Cerisy 21-31 juillet 2001, Bruxelles, AML Éditions/Éditions Labor, 2003, pp. 453-487.

326 Henry Bauchau, «De Gstaad à Paris», entretien avec Marc Quaghebeur et Sylviane Roche, *Écriture* 61, printemps 2003, p. 99.

327 *Ibid.*, p. 100.

328 Philippe Jaccottet, «Henry Bauchau : *Géologie*», dans *La NRF*, août 1958, p. 325.

Liant ce versant plus lyrique, voire intimiste, au «paysage paisible de montagnes»³²⁹ que l'auteur contemple quotidiennement, Jaccottet suggère chez Bauchau la tendance à une sorte d'«enracinement» – enracinement à entendre comme une confrontation nécessaire avec un *bic et nunc*, et ouvrant sur des questions existentielles essentielles. La sympathie du poète de *L'Ignorant* pour cette veine, qu'il ne saurait quant à lui, c'est certain, trouver «trop grise», révèle une conception de la poésie et de la création littéraire bien ancrée dans l'héritage culturel romand : vision que d'aucuns ont reliée à l'influence du protestantisme, et dont bien des traits ont perduré, par exemple chez Jaccottet lui-même, au-delà de la mise en doute des horizons métaphysiques traditionnels³³⁰. Ce premier compte rendu reflète donc un sentiment que l'on pourrait assimiler à un espoir secret de Jaccottet : voir Bauchau arpenter des territoires poétiques plus proches de sa propre sensibilité, en délaissant ce qui, en revanche, heurte son goût. Il y aurait là deux écueils : d'une part, le «trop grand», les «inflexions de Claudel ou de Saint-John Perse»³³¹ décelables dans «L'arbre de Gengis Khan», et qui pourraient conduire à la grandiloquence ; d'autre part, le risque de «s'enfonce[r] en [soi]-même, sur les traces de Jouve»³³² – la mise en garde contre un tel danger s'apparentant clairement à un rejet de la dimension psychanalytique. Ce dernier aspect est celui que Bauchau a gardé en mémoire, concernant Jaccottet : «À ce moment-là, il me trouvait trop influencé par Jouve et trop orienté vers la psychanalyse»³³³, se souvient-il dans l'entretien que nous avons déjà cité. Et il est vrai que Jaccottet ne se départira jamais de ces réserves-là, que Bauchau a évidemment perçues dans les articles par ailleurs «sympathiques»³³⁴ de son confrère. Dans «Un barbare à Gstaad», lecture de *Gengis Khan* parue dans la *Nouvelle Revue de Lausanne* le 25 mars 1961³³⁵, Jaccottet sollicite les mêmes références : ainsi parle-t-il des textes que Bauchau a donnés à *La NRF* en août 1960 comme de «beaux poèmes placés sous le signe de Jouve»³³⁶, avant d'évoquer, pour le drame qu'il présente, «œuvre plus ancienne, plus vaste, plus sonore»³³⁷, *Tête d'Or*, pour le thème, et Saint-John Perse «par certains accents». À vrai dire, le propos de Jaccottet semble marquer une préférence pour Bauchau poète par rapport au dramaturge, et ce d'autant plus que, sur ce terrain-là, son ami lui paraît se mesurer à trop fort pour lui : «Sans doute *Gengis Khan* souffre-t-il d'une comparaison, inévitable, avec *Tête d'Or*. Le style d'Henry Bauchau, bien qu'il soit ferme,

329 *Ibid.*, p. 326.

330 Sur cette vision, voir mon introduction à Georges Nicole, «*La Poésie est le réel absolu.*» *Articles et chroniques* (Vevey, L'Aire, 2009, pp. 7-14).

331 Philippe Jaccottet, «Henry Bauchau : *Géologie*», *art. cit.*, p. 324.

332 *Ibid.*, p. 325.

333 Henry Bauchau, «De Gstaad à Paris», *art. cit.*, p. 100.

334 *Idem.*

335 Signalons que le fait que *Gengis Khan* paraisse aux Éditions Mermod, dont Jaccottet est proche depuis ses débuts, entre peut-être pour quelque chose dans l'élection de ce texte pour compte rendu.

336 Philippe Jaccottet, «Un barbare à Gstaad», repris dans *Écriture 61*, *op. cit.*, pp. 61-63, p. 61 pour la citation.

337 *Ibid.*, p. 62, ainsi que la citation donnée en fin de phrase.

chaleureux et clair, ne saurait rivaliser avec celui de Claudel»³³⁸. Ce constat est une raison de plus pour encourager, chez Bauchau, l'expression poétique : ce que Jaccottet fait de nouveau, en 1964, dans un article intitulé «Chemins de poètes», portant sur plusieurs recueils récents, et également inséré dans la *Nouvelle Revue de Lausanne*, le 9 juillet 1964. Le défaut de *L'Escalier bleu*? Pas de surprise : c'est sans doute cette «gravité un peu solennelle sur laquelle Jouve étend encore une ombre tutélaire»³³⁹. Les qualités, en revanche, sont à rechercher du côté de la légèreté, de la spontanéité, de la transparence : «Henry Bauchau a d'admirables images, nullement empruntées, et son langage va se décantant au cours du recueil, jusqu'à la chanson.»³⁴⁰

Ce n'est évidemment pas dans ce sens-là que l'on peut lire *La Déchirure*, dont Jaccottet rendra aussi compte, à nouveau dans la *Nouvelle Revue de Lausanne*, le 28 juillet 1966. Le passage de Bauchau au roman est salué comme la suite logique d'un choix esthétique que le critique résume ainsi : «Pour cet écrivain, la littérature n'est pas invention d'un monde, mais instrument de la connaissance de soi et de l'accomplissement intérieur»³⁴¹. Cette prémisse a tout pour emporter l'adhésion de Jaccottet ; et en effet, sa lecture du roman se conclut, après une présentation aussi fine que détaillée, sur un jugement des plus positifs : «*La Déchirure* est un livre grave, substantiel et beau.»³⁴² Tout de suite après, cependant, Jaccottet fait part de réticences qui, cette fois, attaquent de front la confiance que Bauchau fait à la psychanalyse, adoptant en cela une attitude qui, selon le critique, est contre-productive sur le plan esthétique :

Il m'a semblé que tout ce qui est, dans ce livre, récit proprement dit, c'est-à-dire tout ce qui décrit, avec simplicité, l'événement présent, la mort de la mère, a beaucoup de force, et un pathétique sans emphase ; alors que le traitement imposé aux souvenirs par la psychanalyse qui, nécessairement, les classe, les interprète, nuit un peu à leur efficacité affective. [...] N'est-ce pas retirer à l'univers de la mémoire une part de puissance que de la déchiffrer? L'art n'a-t-il pas d'autres exigences, peut-être, que l'hygiène spirituelle?³⁴³

Et Jaccottet de conclure en opposant, sur cette question, deux figures littéraires cardinales : du côté de Bauchau, comme on peut s'y attendre, Pierre Jean Jouve, vis-à-vis de qui le commentateur confesse éprouver la même gêne ; du côté de Jaccottet lui-même, en guise de modèle, Rilke, à qui la prudence artistique «avait fait refuser si catégoriquement [...] toute intrusion de la psychanalyse dans sa vie»³⁴⁴.

338 *Ibid.*, p. 63.

339 Philippe Jaccottet, «Chemins de poètes», dans *Nouvelle Revue de Lausanne*, 9 juillet 1964.

340 *Idem.*

341 Philippe Jaccottet, «*La Déchirure*, d'Henry Bauchau», dans *Nouvelle Revue de Lausanne*, 28 juillet 1966 ; repris dans *Écriture 61*, *op. cit.*, pp. 87-89, p. 87 pour la citation.

342 *Ibid.*, p. 89.

343 *Idem.*

344 *Idem.*

Cette recension est à ma connaissance la dernière que Jaccottet a consacrée à une œuvre de Bauchau. Peut-être n'est-ce pas là un hasard, car ce texte me paraît sceller une divergence de vues irréductible. Si leur poésie et leur quête reposent sur un même désir, celui de mieux se connaître et de s'expliquer plus avant son propre parcours, les voies empruntées par Bauchau et Jaccottet, tout comme les moyens auxquels ils recourent et les exemples qu'ils invoquent, sont foncièrement différents. Dès lors, en dépit de la sympathie qui les a fait se rapprocher, leurs chemins littéraires ne peuvent que se séparer.

Une lecture empathique : Georges Anex

La relation de Jaccottet et de Bauchau a reposé, on l'a vu, sur un contexte amical et littéraire de proximité, dans lequel sont intervenus aussi bien Mermod que Francis Ponge³⁴⁵. Rien de tel, en revanche, du côté de Georges Anex (1916-1991). Ce dernier, actif toute sa vie dans l'enseignement secondaire, a vécu en retrait des milieux littéraires, la totalité de son travail d'écriture étant constituée de comptes rendus et d'articles pour des périodiques³⁴⁶. La qualité de ses contributions, publiées en priorité dans les suppléments littéraires de la *Gazette de Lausanne* et du *Journal de Genève*, a cependant valu à Anex une très solide réputation de critique à la fois curieux et indépendant.

Anex a donné deux recensions d'œuvres de Bauchau. Elles ont paru dans le «Samedi littéraire» du *Journal de Genève*, où le critique tient une «Chronique du roman» qui, des années 1960 au début des années 1990, fait autorité en Suisse romande. Intitulé «Les eaux du temps», le compte rendu de *La Déchirure* date du 20 août 1966. Il déborde largement la présentation factuelle des habituels articles de presse : le critique évalue, qualifie, analyse le récit dont il parle, laissant percer une adhésion aussi bien à la thématique du roman qu'à son style, et développant, dans son évocation, une comparaison éloquente :

Le rythme de ce roman est analogue à celui d'une respiration qui se cherche, qui s'égaré et se reprend, qui s'étouffe, s'étrangle, s'amplifie à nouveau, comme celle d'un dormeur, celle d'un homme tenté par l'expérience suffocante du temps, par un sommeil périlleux et libérateur, par la descente jusqu'au fond des eaux d'où l'on ressort épuisé et rajeuni.³⁴⁷

La valeur de *La Déchirure* tient, pour Anex, à la rare intensité de l'association de l'enfance et de la mort, «directement éclairées l'une par l'autre», et par l'union des «ressources de la mémoire et [de] celles du langage» : comme Proust, auquel il fait allusion, Bauchau aurait réussi dans son roman à «faire du temps une dimension

345 Voir Henry Bauchau, «De Gstaad à Paris», *art. cit.*, pp. 104-105.

346 Sur Anex, voir mon article dans *Les Écrivains suisses et La NRF*, *op. cit.*, pp. 169-183.

347 Georges Anex, «Les eaux du temps», dans *Journal de Genève*, 20 août 1966, ainsi que les citations suivantes.

active de [son] œuvre et un moyen de la création littéraire». Mais ce qu'Anex semble admirer surtout, c'est le fait que le parcours dessiné par *La Déchirure* soit à la fois profondément lové dans la réalité intime de l'auteur, et tout à fait parlant et sensible pour tout lecteur :

« La déchirure de l'enfance », c'est une sorte de mise au monde, une rupture originelle dont Henry Bauchau retrouve la trace dès ses premières années, « à la naissance de la parole », cette parole inconnue et lointaine qui est devenue sa parole d'écrivain.

[...] Chacun croit vivre ici les scènes de sa propre enfance; les personnes, les maisons, les paysages, les événements sont uniques, ils n'appartiennent qu'à la mémoire du narrateur mais ils rencontrent les nôtres, ils les suscitent et s'y marient.

L'exploration subjective s'élargissant à la signification universelle, notamment par le recours judicieux au symbole: ce qui, dans les œuvres plus tardives de Bauchau, apparaît de manière patente par l'utilisation qu'il y fait du mythe, Anex le décèle déjà dans ce premier roman, où la part personnelle épouse et sert une célébration à valeur collective :

[...] *La Déchirure* développe une suite de contrastes [...]; le romancier identifie les couches superposées d'une histoire, une civilisation à la fois réelle et figurée, des objets, des usages, un langage, des formes de vie qu'il sait admirablement définir et célébrer. Tout passe par ce qu'on pourrait appeler une ethnographie personnelle, par le regard exigeant et fécond de la poésie, suivant les indices et les méandres du cœur.

Dans cette opération de dévoilement et de mise en lumière, la psychanalyse n'est pas aux yeux d'Anex l'entrave qu'elle paraissait être pour Jaccottet: il ne s'y attarde pas, mais semble la considérer comme un véritable adjuvant, ce qu'elle est, nous le savons, dans la perspective de Bauchau. Ce dernier a été particulièrement frappé par la justesse des propos d'Anex, par sa « générosité » et son « exactitude indépendante »³⁴⁸. La lettre qu'il lui adresse le 15 octobre 1966, en l'envoyant à la rédaction du *Journal de Genève*, mérite d'être citée *in extenso* :

J'ai été touché par votre article, le meilleur, le plus sensible de ceux qui ont été consacré *[sic]* à mon livre et je ne pouvais vous écrire à la hâte. Vous n'êtes pas seulement un lecteur, un déchiffreur attentif, vous êtes en même temps un excellent écrivain qui transforme tout ce qu'il touche et lui imprime un style très particulier fait de retenue et de pénétration.

J'ai été particulièrement frappé par le choix et la progression des citations, vous avez suivi pas à pas le mouvement pourtant voilé du livre et je ne pouvais souhaiter être mieux compris.

348 Lettre d'Henry Bauchau à Georges Anex du 15 octobre 1966; fonds Georges Anex, Lausanne, Centre de recherches sur les lettres romandes.

J'aimerais vous dire que le projet initial du livre, qui s'est modifié en avançant, était de dire ce qui demeure, ce qui surnage chargé des alluvions du temps, d'une psychanalyse dix ans après. La psychanalyste était bien entendu une femme, mais le temps l'a transformée dans la mémoire en Sibylle, rejoignant ainsi l'impression initiale. Ensuite après un long débat est venue la décision de raconter la mort de la mère. Ceci fait, un long blocage de plus de six mois avant que je me décide – comme je savais qu'il me faudrait le faire – à récrire tout le livre en fondant tout dans le récit de la mort de la mère. Partant de l'analyse je n'ai cessé de m'éloigner d'elle en apparence pour retourner vers le vécu et la retrouver non plus dans l'explication mais dans l'ambiguïté et l'obscurité de la vie en mouvement. Poussé par un besoin intérieur j'ai tenté de faire de ce récit d'une mort une « mise à vie ». Je ne sais trop d'ailleurs pourquoi je vous explique ici ce que vous avez si admirablement senti.

La prise de contact de Bauchau est le point de départ d'un échange entre les deux hommes; échange peu nourri (nous ne connaissons que quatre lettres de l'écrivain, et celles d'Anex n'ont pas été retrouvées), mais qui reflète une stimulation réciproque et une connivence cordiale. À la réception d'une missive d'Anex qui lui a répondu, Bauchau réagit par exemple ainsi, le 15 novembre 1966 :

Je suis étonné que vous osiez penser que le langage littéraire est le seul langage respirable. Il faut pour cela une sacrée indépendance à l'égard des idées du jour et de l'anti-littérature régnante. Je ne m'étais jamais formulé les choses ainsi. Je m'aperçois en y réfléchissant que je partageais le préjugé favorable à la littérature-document, au langage parlé etc. Tout en étant incapable d'écrire ainsi. Qu'entendez-vous par langage littéraire? Celui qui pour s'élaborer a dû d'abord s'intérioriser? Celui qui affronte – fût-ce en lui tournant apparemment le dos – le problème de la beauté? Celui qui est ouverture où – au moins partiellement – on est écrit plus qu'on n'écrit?

J'aimerais en reparler avec vous, j'aime être dé-concerté.

La relation avec Anex, en dépit de l'intérêt que les deux correspondants se manifestent, restera épisodique et circonstancielle, quoique nourrie d'une estime que vient confirmer la réception du *Régiment noir*. Le commentaire d'Anex, intitulé « Sous le ciel d'Amérique », paraît le 2 septembre 1972. Il s'agit à nouveau d'un article empathique, qui s'inscrit dans la droite ligne de celui sur *La Déchirure*, et qui, en établissant un lien entre *Le Régiment noir*, *La Chartreuse de Parme* et *L'Espoir*, encourage à lire Bauchau à la lumière de ces grands modèles romanesques :

Livre chargé de symboles et d'une admirable transparence : les mouvements de la conscience, les plis et les replis de la vie intérieure, les images du rêve et les gestes de l'inconscient sont figurés et dessinés clairement sur une trame d'événements historiques. [...] Le roman d'Henry Bauchau associe étroitement la destinée de Pierre, et parallèlement celle de l'ancien esclave Johnson, aux événements de l'histoire [...]. Mais, comme chez Malraux et chez Stendhal, l'épopée enveloppe une conscience individuelle qui en recrée à la fois l'exaltation et la monotonie.³⁴⁹

349 Georges Anex, « Sous le ciel d'Amérique », dans *Journal de Genève*, 2 septembre 1972, ainsi que

Et Anex de conclure, après un résumé habilement conduit, par la leçon qu'il tire de l'intrigue :

Tant de souffrance et d'efforts, les malheurs d'une longue guerre sont le prix d'une libération, celle d'un homme et celles des hommes qui en est sans doute inséparable. Comme si la nuit de l'histoire débouchait sur un glorieux matin.

Une telle qualité de compréhension, on s'en doute, n'a pas laissé indifférent l'écrivain, qui remercie Anex le 14 septembre :

C'est un très bel article, une introduction pleine de perspicacité, de finesse à mon livre. [...] Pour en avoir parlé si bien je me persuade que vous avez dû non seulement y pénétrer intérieurement, ce qui est l'opération spécifique du vrai critique que vous êtes, mais aussi y prendre du plaisir et participer à l'aventure. Je vous en ai de la reconnaissance [...].

Me souvenant de l'excellent article que vous aviez fait sur *La Déchirure* j'espérais je vous l'avoue que vous parleriez de ce nouveau livre avec lequel j'ai vécu plusieurs années passionnantes. [...] À une époque où tant de critiques se contentent de vagues généralités ou se campent en position de juges il est important qu'il y ait des écrivains qui, comme vous, acceptent d'aller «avec» l'auteur, de le suivre dans son propos et, au lieu de juger et de classer, ouvrent et éclairent l'œuvre au lecteur.³⁵⁰

Dans la réception suisse de Bauchau, Georges Anex incarne ainsi la critique d'adhésion, qui suit et respecte la démarche de l'auteur abordé, sans la comparer avec un idéal expressif virtuel qui lui serait extérieur, mais sans pour autant tomber dans la complaisance. Suggérant des pistes d'analyse, proposant des rapprochements, dessinant des hypothèses d'interprétation, les articles du chroniqueur lausannois souscrivent à la vision de Bauchau et entendent la donner en partage. Ils apparaissent par là comme exemplaires dans leur genre – et nous font d'autant plus regretter la disparition des plumes de cette trempe dans la presse romande du début du XXI^e siècle.

Une attention fidèle : Jean Pache

L'écrivain Jean Pache (1933-2001) a été proche de Bauchau du fait de ses activités d'éditeur : il a en effet dirigé de 1970 à 1975 la collection de LAire-Rencontre, au moment où ont paru notamment les poèmes de *Célébration*. D'où une relation personnelle plus étroite que celle de Bauchau avec Anex, et un échange épistolaire plus soutenu ; le fonds Jean Pache, déposé à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, conserve vingt-trois lettres et cartes postales de Bauchau, s'échelonnant de 1969 à 1990.

la citation suivante.

350 Lettre d'Henry Bauchau à Georges Anex du 14 septembre 1972 ; fonds Georges Anex, Lausanne, Centre de recherches sur les Lettres romandes.

Mais Pache a porté son regard sur Bauchau avant de le fréquenter dans un cadre professionnel. Amateur de la Grèce antique et de Venise, attiré par la psychanalyse, le poète de *Rituel* était pour ainsi dire prédisposé à devenir un lecteur fervent de son confrère belge. De 1968 à 1999, il lui a consacré six articles, qui n'ont pas tous l'ampleur des critiques d'Anex, mais qui témoignent d'une fidélité sans faille.

En 1968, le premier compte rendu de Pache, celui de *La Dogana*, est factuel, presque distant; il est possible que Pache l'ait rédigé pour des motifs circonstanciels, le livre étant sorti en Suisse. C'est apparemment la rencontre de Bauchau qui produit en lui un déclic: on devine le pouvoir d'aimantation de l'écrivain dans «Esquisses pour un portrait: Henry Bauchau», inséré dans la *Feuille d'avis de Lausanne* le 11 décembre 1969. La raison de la rencontre relatée dans l'article est la publication de *La Machination*, que Pache présente à son lectorat, mais l'impression produite par l'homme pèse de toute évidence plus lourd:

Labord élégant, timide, racé, glaçant, et puis, étrangement, cette immédiate présence du charme: Henry Bauchau. [...] Une seconde, je crois avoir devant moi, en pied, l'enseigne de vaisseau, superbe et dandy, qui, dans un livre à tranche dorée, dominait un récit chéri de mon enfance.

Plus tard [...] je ne ferai pas le rapprochement avec cette première image de notre rencontre. L'écoutant m'expliquer difficilement des choses difficiles, c'est à Swann que je songerai...

La fascination de Pache, son admiration pour Bauchau s'exprimeront pleinement dans sa recension du *Régiment noir* – à laquelle il ajoute, en guise de supplément chargé de sens, des considérations portant sur les poèmes de *Célébration*, dont il lie le projet à celui du roman. Pour introduire *Le Régiment noir*, Pache remonte habilement à *La Machination*, afin de faire état d'un «renouvellement original du mythe œdipien»³⁵¹, et de rappeler le retour du «problème du père» et de «la question posée: comment, face à cette image concurrente et redoutée, manifester son propre génie?» Dans cette perspective, le roman sorti de presse est un prolongement nécessaire:

Avec *Le Régiment noir* [...] nous pénétrons plus nettement encore dans le secret des rapports de filiation; mais, et c'est là une des réussites majeures du livre, le thème subit un élargissement tel que l'aventure individuelle se confond bientôt avec celle de l'homme face à l'Histoire.

On reconnaît là un point de vue voisin de celui exprimé par Anex. Jean Pache insiste cependant davantage sur l'unité et la spécificité de l'univers de Bauchau. D'une part, il procède à des rappels biographiques qui enracinent dans le vécu de l'auteur l'impulsion originelle du récit:

351 Jean Pache, «Une épopée fantastique: *Le Régiment noir*», dans *24 heures*, 27 novembre 1972, ainsi que les citations qui suivent.

Ainsi est-ce à une sorte de plongée dans les profondeurs d'une mythologie personnelle que le lecteur est convié. Le plus grand mérite à mes yeux de ce récit réside probablement en ce qu'il propose une manière de jonction libératrice entre le conscient et l'inconscient, et que cette dernière s'opère au-delà même des limites restreintes d'une aventure intérieure particulière.

D'autre part, il pointe les correspondances qu'il perçoit entre le pan poétique et le pan romanesque de l'œuvre de Bauchau: selon lui, les poèmes de *Célébration* «traduisent [...] un projet identique» à celui du *Régiment noir*: «Moins immédiate, certes, l'expérience est ici [dans les poèmes de *La Pierre sans chagrin*] la même que celle rapportée par l'épopée américaine de Pierre.»

Cette mise en évidence de la cohérence qui sous-tend le projet créateur de Bauchau a été saluée par ce dernier, dans une lettre de remerciement à Pache, datée du 3 décembre 1972:

Votre article est un des meilleurs que l'on ait consacrés à mon livre, vous m'avez lu avec attention et vous êtes allé à l'essentiel. C'est un grand plaisir d'être ainsi compris. [...]

Je vous remercie d'avoir dans votre article situé mon livre dans la perspective et la succession des autres, vous lui avez donné ainsi un éclairage plus juste.

En mars 1975, c'est de *La Chine intérieure* que Pache va parler, en en soulignant, à côté de la force des images, la paradoxale réunion de deux aspects en apparence contradictoires, puisque «cette poésie, si l'on veut, très savante, altière, parvient à la plus simple des communications»³⁵². La conclusion de son analyse fait allusion à Breughel, et c'est à cela que réagira Bauchau quelques jours plus tard:

Vous êtes un excellent critique, je dis moins cela pour les choses aimables que vous dites de mon livre, que pour la pénétration avec laquelle vous allez vers l'essentiel. La référence à Breughel, le Breughel non-breughelien, celui du sol, du tragique, du testament fait d'un âge à ceux qui vont suivre et de la danse qui annule le gibet, touche bien une part importante de l'œuvre et je suis heureux que vous l'ayez senti. Merci de votre compréhension et de votre courage à parler encore de poésie à une époque où elle est de plus en plus encadrée de silence.³⁵³

Revenant à Bauchau en 1990, à l'occasion de la publication d'*Edipe sur la route*, Jean Pache rappellera encore combien l'œuvre de l'écrivain, «nourrie de l'expérience psychanalytique», «ne cesse de s'élargir en s'approfondissant et se dépassant»³⁵⁴, en empruntant des voies génériques différentes qu'elle fait cependant tenir ensemble³⁵⁵. La valeur et la force d'un itinéraire qui force le respect résident,

352 Jean Pache, «L'évidence où tu te mesures au soleil». Henry Bauchau: *La Chine intérieure*; Mohamed Dib: *Omneros*, dans *24 heures*, 10 mars 1975.

353 Lettre d'Henry Bauchau à Jean Pache du 18 mars 1975; fonds Jean Pache, Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire.

354 Jean Pache, «Écriture blanche sur route sublimée», dans *24 heures*, 3 mai 1990.

355 Une ultime contribution, en 1999, fera encore valoir ces éléments, venant exaucer à nouveau le

pour Pache, dans l'inlassable reprise d'interrogations fondamentales creusées en profondeur, avec une obstination à la mesure de l'enjeu existentiel et esthétique que Bauchau y place.

Trois écoutes, trois postures

Au terme de ce panorama trop rapide, au fil duquel on aura au moins entendu quelques échos oubliés d'une réception somme toute dense et attentive, quelques constats s'imposent, qui sont peut-être emblématiques, par-delà l'horizon de la Suisse romande et des personnalités que nous avons suivies, des attitudes critiques en général, et en particulier de celles que suscite l'œuvre de Bauchau.

Philippe Jaccottet illustre une position qui, sous le couvert de l'interrogation et du doute, débouche en dernier lieu sur un refus d'entrer en matière. Plutôt que de lire Bauchau pour ce qu'il est et de prendre en compte sa manière d'avancer, il le mesure à l'idéal esthétique auquel lui-même adhère: la non-compatibilité de ce modèle avec les œuvres qu'il examine le conduira à se détourner de la production de son ami. Cette posture, pour être correctement comprise, devrait être mise en lien avec la quête individuelle de Jaccottet, et avec d'autres jugements critiques qu'il prononce: on pourrait ainsi isoler la genèse de ces «constellations» et de ces «parentés» que Jaccottet a progressivement mises en évidence, en se fondant sur ses affinités littéraires et sur ses *credo* artistiques.

Georges Anex est l'exemple du critique impartial, objectif, scrupuleux et honnête: il s'en tient à son domaine de compétence, le roman, et observe, analyse, éclaire, laissant deviner son admiration, mais se souciant avant tout de remplir sa fonction de passeur. Il est ainsi un excellent trait d'union entre l'écrivain et le public, et porte la réception journalistique à sa perfection, avec autant de discrétion que de pertinence. Lecteur et exclusivement lecteur, il ne fait pas interférer, dans l'argumentation qu'il développe, des éléments qui relèveraient d'une production ou d'une conviction individuelles: il est un critique libre, dans tous les sens du terme.

Jean Pache, enfin, s'apparente plutôt à un critique-écrivain impliqué: interpellé par la lecture de Bauchau, il la met en lien avec sa propre recherche poétique. Très attentif lui-même à l'architecture globale de son œuvre, il est sensible, chez l'auteur qu'il commente, aux transactions souterraines, à la cohérence de l'ensemble, à la

vœu d'Henry Bauchau lui-même, à en croire une de ses lettres: «[...] je suis heureux que vous en ayez parlé [d'*Œdipe sur la route*] – et avec cette justesse – dans un pays auquel je demeure très attaché. Vous avez réussi, en peu d'espace, à dire beaucoup sur mon ouvrage. J'apprécie et j'admire cette concision, remarquable dans une époque souvent proliférante. Je suis très sensible au fait que vous parlez chaque fois de mes œuvres et plus encore à la façon perspicace et profonde dont vous le faites» (Lettre d'Henry Bauchau à Jean Pache du 29 mai 1990; fonds Jean Pache, Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire).

permanence d'un rythme, d'un ton, et surtout d'un questionnement dont la résonance ne cesse de se faire entendre. Bauchau est ainsi pour lui une sorte de compagnon de route, toujours à même de lui révéler des perspectives nouvelles. Son attitude d'ouverture témoigne d'une curiosité caractéristique de son profil d'auteur se nourrissant, dans la littérature contemporaine, de toutes les productions saillantes qui confèrent un sens, par une manière d'écho, aux projets poétiques auxquels lui-même donne forme.

Daniel Maggetti
Université de Lausanne